

Le charisme de préférer le Christ

Rencontrer le Christ à Philadelphie

La Maison de Casamari au New Jersey est tout proche de Philadelphie. Depuis un certain temps, le nom de cette ville éveillait en moi le désir de voir une fois une « Tête du Christ » de Rembrandt qui se trouve justement dans son « Museum of Arts ». Les moines et leurs amis m'ont volontiers organisé une visite. Plus je m'approchais du musée et plus augmentait le désir de voir ce portrait du Christ qui fait partie d'une série sur le même sujet et avec le même modèle, un jeune homme juif que Rembrandt doit avoir rencontré dans le quartier juif d'Amsterdam. Le portrait de Philadelphie est celui qui me parlait le plus, et je ne savais pas trop pourquoi. Nous nous sommes tout de suite dirigés vers les salles consacrées aux peintres de l'époque de Rembrandt. Nous avions de la peine à trouver « mon » tableau. Et les informations reçues des gardiens en réponse à notre recherche étaient plutôt décourageantes : « Il est exposé ailleurs... Il est en restauration... Il est stocké... ». Bref, je commençais à me résigner à ne pas le voir et à me consoler en admirant les autres nombreux chefs-d'œuvre qui font la richesse du musée. Mais mon cœur était un peu comme celui de Marie Madeleine au matin de Pâques et j'avais envie de leur dire : « S'il est à la cave, dites-moi où il se trouve, et j'irai moi-même le chercher ! » Comme j'aime beaucoup ce tableau, je m'étais imaginé qu'il devait être mis en valeur d'une manière spéciale, au centre d'une salle, peut-être même tout seul, protégé par une vitre de sécurité, et qu'on aurait dû presque faire la queue pour le voir, car sûrement beaucoup de gens devaient venir du monde entier pour l'admirer. Un peu comme la Joconde de Léonard de Vinci au Louvre, ou la Pietà de Michel-Ange. Puis, en visitant une salle où il n'y avait personne, en passant sans trop d'enthousiasme d'une nature morte à une scène de chasse, lorsque je suis passé devant le tableau que je cherchais tant, je ne l'ai pas vu tout de suite, et c'est mon accompagnateur qui m'a rendu attentif : « Mais c'est le Christ de Rembrandt !! ».



Il était dans un coin, comme un tableau quelconque. Pour moi, ce fut un sursaut de joie, comme si je retrouvais un ami perdu depuis des années et que je croyais mort. Rarement un tableau ou une icône m'a fait rencontrer le Christ comme cette œuvre de Rembrandt. L'admiration fut tout de suite prière, contemplation, dialogue avec Jésus.

Et je me demandais pourquoi, pourquoi ce portrait pouvait me parler si intensément du mystère du Christ.

Le fixant longuement en silence, je voyais lentement que le rayonnement de ce visage ne venait pas de sa surface, de son aspect, mais d'une intériorité invisible que Rembrandt a réussi à exprimer. C'est le visage d'un Christ recueilli et concentré dans son cœur, dans son cœur en relation avec le Père.

Mais en même temps, ce visage exprime l'attention à quelqu'un d'autre, à quelqu'un présent idéalement à sa droite, vers qui Jésus tourne discrètement son regard, et aussi l'oreille droite dégagée des cheveux et particulièrement éclairée par le faisceau de lumière qui éclaire le visage d'en haut.

Rembrandt a su représenter ainsi l'union et la simultanéité en Jésus de l'attention intérieure au Père et de l'attention à l'homme, à nous tous. Une attention intérieure et rayonnante qui coïncide avec l'humilité du Christ, avec l'humble amour du Christ envers le Père et envers les hommes. Et c'est cela, la beauté du Christ, celle qui nous frappe et attire, et qui fait que la rencontre avec Lui nous dévoile en même temps le Père et nous-mêmes.

Est-ce ce Visage qu'ont vu apparaître dans leur vie et leur cœur tous les disciples qui l'ont vu ressuscité ? Est-ce ce Visage qu'a vu sainte Marie Madeleine lorsque le Ressuscité l'a appelée de son nom ? Est-ce ce Visage qu'ont regardé, sans le reconnaître, les disciples d'Emmaüs sur la route et qu'ils ont reconnu pour un instant éternel à la fraction du pain ? Est-ce avec ce Visage que Jésus a demandé trois fois à Pierre : « M'aimes-tu ? »

La préférence qui nous régénère

Cette « rencontre » inattendue et peu ordinaire avec le mystère du Christ au Musée de Philadelphie est survenue à la fin d'un long voyage de deux mois consacré à la visite de plusieurs monastères de notre Ordre au Brésil, au Chili, en Bolivie et aux États-Unis. J'avais accumulé encore une fois, comme par exemple l'année passée au Vietnam, et en janvier en Éthiopie, beaucoup de belles expériences, de riches rencontres fraternelles ; j'avais une conscience plus aiguë des problèmes et des difficultés des communautés, et naturellement aussi une certaine dose de fatigue. Le tableau de Rembrandt me rappela que le sens et le but, la consolation et l'unité de toutes ces expériences n'était pas dans mes mains, dans ma force, dans mon jugement, ni dans les mains, la force, le jugement des autres, mais dans le mystère d'un Visage, qui est venu nous regarder personnellement avec la profondeur d'un Cœur dont l'amour vient du Père et ramène tout à Lui. Et cela me libérait, même au milieu des soucis, des contradictions, de l'expérience de mes propres limites et de ceux des autres.

Ce qui me régénérât dans cette expérience était un renouvellement dans mon cœur de la préférence du Christ, la préférence qui normalement est l'expérience originelle de notre vocation, de chaque vocation. Une préférence du Christ qui est réciproque, lorsque notre cœur consent à aimer par-dessus tout Celui qui nous aime le premier, qui nous préfère le premier et gratuitement. On consent à sa

vocation lorsque l'on accorde la préférence à Celui qui nous préfère. On accepte de tout quitter pour Celui qui, pour nous, a quitté « sa condition divine » pour se faire homme, mourir pour nous et ressusciter (cf. Ph 2,6-11). On vend tout pour acheter la perle qui se donne à nous avec sa valeur inestimable (cf. Mt 13,45-46). Cette préférence réciproque, qui entre personnes est échange d'amour, demeure le noyau de toute vocation. Mais souvent, le chemin de la vocation comporte comme une usure de la préférence. La vie, après la rencontre décisive, continue son cours avec ses contraintes, ses charges et surcharges, ses hauts et ses bas, ses épreuves, ses espoirs et ses déceptions. La préférence, si claire et nette au début, devient moins évidente, moins déterminante, moins passionnée. Mais nous faisons l'expérience que cela nous rend plus fragiles, moins capables d'affronter la vie avec confiance, avec joie et la force nécessaire. Et souvent, tout en faisant cette expérience, nous ne comprenons pas que ce que nous devrions retrouver n'est pas tout d'abord la force et la joie, mais la préférence elle-même du Christ, cette préférence réciproque qui nous avait si puissamment animés un jour pour suivre notre vocation.

Le don essentiel de l'Esprit

La lecture du Livre des Actes des Apôtres pendant le temps pascal m'a rendu conscient d'un effet de la Pentecôte auquel je n'avais jamais pensé avant. Lorsque les apôtres et les autres disciples sont sortis du Cénacle, des dons extraordinaires se sont tout de suite manifestés : le don des langues, le don de guérison, le don d'une prédication qui entraînait et convertissait les foules. Tout cela doit avoir impressionné tout le monde, et les disciples eux-mêmes en premier. Mais le fait, que ces dons n'ont pas été prédominants par la suite dans la vie de l'Église, nous fait comprendre que ce n'est pas là l'effet le plus important de la Pentecôte. Un autre don, plus profond, et constant, a été communiqué par l'Esprit Saint aux disciples du Seigneur, et c'est ce don qui a caractérisé la vraie vitalité de l'Église de tous les temps : le don justement de la préférence du Christ, le charisme de ne rien préférer au Christ.

C'est la préférence du Christ, le vrai et le plus important don de l'Esprit, le don dont nous avons le plus besoin, le don qui nous permet d'accueillir avec vérité et fécondité tous les autres dons. Car, tous les autres dons de l'Esprit, s'ils ne sont pas accueillis pour préférer le Christ, seront comme détournés de leur nature et de leur but et, au lieu de servir à l'édification du Royaume, ils le détruisent.

Car le Royaume de Dieu est la préférence du Christ.

Et nous voyons en effet les apôtres, qui avaient eu peur, qui avaient renié Jésus, qui s'étaient eux-mêmes préférés à Lui, grâce à la Pentecôte devenir des hommes qui sont heureux de souffrir pour le Nom de Jésus (Ac 5,41-42) ; des hommes qui ne craignent rien et personne, ni la prison, ni les coups, qui obéissent à Dieu plutôt qu'aux hommes, qui n'acceptent aucun gain ou avantage pour leur ministère. Pour eux, la préférence de Jésus est tout. L'amour du Christ vaut pour eux plus que la vie.

Pensons à Simon Pierre. Quel fut le désir le plus grand qui devait habiter son cœur lorsqu'il attendait la Pentecôte avec la Vierge Marie, les apôtres et les autres disciples ? Que devait-il demander à l'Esprit Saint pendant qu'il l'attendait au Cénacle de Jérusalem ? Quelle grâce désirait-il plus que toutes ?

Instinctivement nous pensons qu'il attendait la force pour ne pas être faible, le courage pour ne pas être encore victime de sa peur, la sagesse et l'éloquence pour annoncer le Christ aux foules...

Mais nous oublions que Pierre venait d'entendre Jésus lui demander trois fois : « M'aimes-tu ? », et, par-dessus le marché, « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jn 21,15-17). Jésus l'avait laissé en lui exprimant son besoin d'amour, de préférence. Et Pierre avait consenti, trois fois, à cette demande pauvre et humble du Fils de Dieu. Mais Pierre savait qu'il ne pouvait plus compter sur lui-même. Il savait qu'il ne pouvait plus garantir de ne pas renier.

Je suis sûr qu'il est entré dans l'attente de l'Esprit promis par Jésus avec le seul désir de pouvoir répondre avec tout son cœur et toute sa vie à la soif de Jésus d'être préféré dans l'amour. Pierre a mendié à l'Esprit le don de la préférence de Jésus, et c'est Jésus même qui lui avait suggéré cette intention essentielle de prière, celle qui correspond le mieux à ce que l'Esprit veut nous donner en Se donnant à nous.

Si nous ne demandons et n'accueillons pas ce don essentiel du Paraclet, c'est comme si nous refusions tous les autres dons et grâces que l'Esprit veut nous communiquer. Car aucun charisme, aucune vocation, aucune mission, aucun ministère, aucun sacrement, trouve son sens et sa fécondité si manque en nous l'ouverture à la grâce essentielle de pouvoir aimer le Christ plus que tout.

Mais c'est une grâce, un don de l'Esprit, et cela veut dire que nous pouvons toujours revenir à la préférence du Christ, même si nous la renions si souvent, personnellement et communautairement, nous pouvons toujours l'accueillir à nouveau, la demander constamment à l'Esprit, sûrs de la recevoir.

Le problème est que trop souvent, nous ne demandons et n'attendons pas cette grâce essentielle de l'Esprit Saint. Nous lui demandons tant de choses qui nous manquent, qui manquent à nos communautés, mais nous oublions de Lui demander ce qui ne manque pas seulement à nous, mais aussi à Jésus : notre amour qui Lui donne la préférence. Alors que c'est cela la seule grâce que l'Esprit, qui est Feu, brûle de nous donner.

Si nous ne commençons pas, en toutes circonstances et face à tous les problèmes, par mendier de l'Esprit Saint de nous donner de ne rien préférer au Christ (RB 4,21 ; 72,11), de n'avoir rien de plus cher que le Christ (RB 5,2), aucune nouveauté, aucun renouveau ne sera jamais possible. Nous continuerons à tourner en rond, en affrontant et résolvant toujours les mêmes problèmes, sans que jamais une nouveauté survienne, la nouveauté d'en haut.

Mais il suffit d'une seule personne, d'un seul cœur, qui humblement mendie vraiment à l'Esprit la grâce essentielle de préférer Jésus à tout, pour que le renouveau survienne, irrésistible, comme lorsque Pierre sortit du Cénacle, exaucé dans son désir de répondre à la soif d'amour de Jésus. Son ombre même se mit à faire des miracles (Ac 5,15-16), car son cœur abritait le soleil ardent de la préférence du Christ. Si bien qu'il proposera la même expérience à tous les fidèles, confrontés à l'hostilité et à la persécution : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur Christ, toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » (1P 3,15)

Communion dans la prédilection

Lorsque saint Paul se dirigea décidément vers Jérusalem, tout le monde se mit à l'en dissuader et à le mettre en garde contre ce projet, car on savait qu'à Jérusalem, Paul serait persécuté. L'Esprit Saint Lui-même le faisait avertir de ce qui allait lui arriver (cf. Ac 21,4.10-11). Mais Paul ne se laissa pas détourner par la peur raisonnable de ses compagnons : « Quand nous avons entendu cela, nous et ceux de l'endroit, nous l'exhortions à ne pas monter à Jérusalem. Alors Paul répondit : 'Que faites-vous là à pleurer et à me briser le cœur ? Moi je suis prêt, non seulement à me laisser attacher, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus.' N'ayant pu le persuader, nous nous sommes calmés, et nous avons dit : 'Que la volonté du Seigneur soit faite !' » (Ac 21,12-14)

Cet épisode nous éclaire sur la manière dont nous devrions toujours demander et accueillir les lumières de l'Esprit. Saint Paul a compris que si l'Esprit Saint lui faisait connaître son destin, ce n'était pas pour le fuir, mais pour l'embrasser en y consentant par amour du Christ. Ce qui dirigeait le chemin de Paul n'était pas l'imprudence ou la bravade, mais le désir de ne rien préférer au Christ, même pas sa liberté et sa vie. L'Esprit Saint ne nous éclaire pas pour servir notre commodité et notre confort, mais pour nous aider à faire librement et consciemment les choix qui nous permettront de préférer toujours plus le Christ à nous-mêmes, car c'est cela, comme nous le dit saint Benoît à la fin de la Règle, qui nous ouvre à la grâce de la vie en plénitude : « Ils ne préféreront absolument rien au Christ, qu'Il nous conduise tous ensemble à la vie éternelle ! » (72,11-12)

Les compagnons de Paul accueillent son témoignage et, au lieu de s'opposer à son chemin, vont l'accompagner, attirés sûrement par le rayonnement de sa prédilection pour Jésus. Comme Marie à l'Annonciation, ils sont entraînés par la prédilection de Paul à consentir eux aussi à la volonté de Dieu : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! ».

Qu'elle est belle, la compagnie fraternelle où la préférence d'un seul entraîne tous les autres à aimer le Seigneur plus que soi-même ! Cette préférence, ne devrait-elle pas être le dynamisme constant qui unifie et réconcilie nos communautés, dans tous les choix que nous devons faire pour avancer sur le chemin ?

Aimer sans retour

Pierre, Paul, en accueillant de l'Esprit le don de la préférence du Christ, accueillent aussi la liberté de pouvoir L'aimer sans retour, comme Lui nous a aimés dans la gratuité de sa liberté divine.

Mais que veut dire aimer sans retour ?

En Jean 10, Jésus décrit sa liberté pascale : « Le Père m'aime parce que je donne ma vie pour la reprendre ensuite. Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (Jn 10,17-18)

Jésus vit sa liberté dans l'espace infini de l'obéissance au Père. Le commandement du Père ne diminue pas la liberté du Fils, car le Père veut et commande au Fils la liberté de donner et de reprendre sa vie. Le pouvoir de reprendre veut dire que le pouvoir de donner est vraiment libre, totalement libre. Le Christ donne ce qu'Il peut reprendre. Mais en réalité, le Christ ne reprend pas sa vie : Il préfère la recevoir du Père, du Père qui Lui laisse la liberté de la reprendre. Le Fils aurait pu reprendre sa vie à chaque instant de sa Passion, de Gethsémani au dernier souffle. Jésus a remis cette liberté dans les mains du Père, dans un acte d'obéissance confiante qui laissait au Père toute la liberté de rendre au Fils sa vie quand et comme Il voulait.

C'est cette obéissance que la Profession monastique voudrait reproduire, et nous oublions trop souvent le profond souffle trinitaire de notre vocation monastique, de nos vœux. Saint Benoît était bien conscient de cela, et on peut retrouver explicitement dans sa Règle l'invitation à vivre tous nos engagements monastiques à la suite de la liberté du Christ, qui donne sa vie en renonçant au pouvoir de la reprendre pour la recevoir des mains du Père, au centuple du don et de la joie pascales. À partir de la Profession, faite en toute liberté après mûre réflexion, le moine ne pourra plus quitter le monastère et les exigences de la Règle (RB 58,15-16). Il ne doit pas attendre gloire ou richesse venant de son talent et de son travail (RB 57), de son état social (2,16-22), ou même de son état sacerdotal (62,2-4). Saint Benoît résume bien cette attitude lorsqu'il parle de la pauvreté : « Ils doivent espérer et attendre tout ce qui leur est nécessaire du père du monastère. Et personne ne pourra avoir quelque chose que l'abbé n'ait donné ou permis. » (33,5)

Que de fois nous changeons la nature de notre engagement monastique en revendiquant et créant un retour de notre amour que nous choisissons nous-mêmes. Nous n'espérons et n'attendons pas le don qui vient du Père.

Et pourtant, cette espérance et cette attente sont le sommet de l'annonce de la Résurrection, et donc l'accomplissement de notre vraie Vie dans le Christ. Lorsque Jésus dit à Marie Madeleine : « Ne me retiens pas ! », Il exprime immédiatement la raison profonde du détachement qu'Il demande : « Car je ne suis pas encore monté

au Père ; mais va dire à mes frères : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jn 20,17)

Jésus ne veut pas que notre amour pour Lui se replie sur nous-mêmes, qu'il ait un retour sur nous-mêmes à la mesure de la longueur de nos bras, de notre capacité de saisir avec nos mains, notre affectivité, nos ambitions. Car c'est pour beaucoup plus que nous sommes créés et rachetés : nous sommes faits pour un retour d'amour qui vient du Cœur du Père, de l'Amour entre le Père et le Fils : l'Esprit Saint. Et un retour d'Amour trinitaire qui est trop grand pour que nous l'accueillions tout seuls : « vas dire à mes frères... votre Père... votre Dieu ». Et ce don du Père à tous est le fruit de la gratuité trinitaire. C'est parce que le Christ et le Père « ne se retiennent pas », et cela jusqu'à l'abandon de la Croix, qu'ils nous sont donnés, que nous pouvons Les posséder en plénitude au-delà de tout retour ou avantage que nous pouvons désirer et saisir nous-mêmes, comme Adam et Ève ont saisi le fruit défendu.

Liberté et obéissance

« Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples : 'J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.' » (Jn 20,18)

Si Marie Madeleine accepte tout de suite cette liberté par rapport à sa propre tendance possessive à saisir et tenir l'objet de son amour, si elle part tout de suite, sans commentaires, pour accomplir sa mission d'annonce de la résurrection et de la présence de Jésus auprès du Père pour qu'en Lui, Il soit notre Père et notre Dieu, c'est justement parce qu'elle a vu le Seigneur et elle L'a écouté : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. »

Notre liberté ne peut vraiment s'activer et devenir mission que dans la mesure où le Visage et la Parole du Ressuscité deviennent le trésor de notre cœur que nous ne devons pas tenir parce que nous sommes sûrs qu'il nous est toujours donné par le Père. C'est ici le secret de l'obéissance libre et féconde. L'annonce de Marie Madeleine, sa mission auprès des disciples, est un acte d'obéissance au Christ vivant. Elle L'a contemplé, elle L'a écouté, elle peut L'annoncer dans le détachement et l'obéissance. Notre obéissance est une exaltation féconde de notre liberté si notre cœur la vit en la ramenant toujours à sa vraie source : la préférence du Christ vivant et présent que nous contemplons et écoutons avec amour.

Saint Benoît exprime cela au commencement du chapitre sur l'obéissance : « Le premier degré d'humilité est l'obéissance sans délai. Elle convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ. » (RB 5,1-2). Il exprime en deux phrases le secret et la nature de la liberté nouvelle du chrétien, une liberté qui jaillit de l'amour préférentiel pour le Christ. Nous sommes libres si notre trésor, notre perle, est le Christ. Nous sommes libres seulement si nous demandons et accueillons l'Esprit qui nous donne d'aimer le Christ plus que tout.

La présence du Seigneur qui nous parle est notre libération, la libération intégrale de notre personne, celle qui fait de nous des fils de Dieu. Souvent nous demandons au Christ une libération partielle, une libération seulement de ce qui nous dérange, de ce qui nous déplaît ou nous fait souffrir, une libération donc que d'autres personnes ou moyens pourraient aussi nous obtenir. Nous aimerions un exercice de la liberté qui au fond ne ferait que replier notre vie sur nous-mêmes, au lieu de nous laisser nous saisir et accompagner par le Christ vers son Père et notre Père. Le Christ veut nous libérer totalement, veut nous rendre libres totalement, profondément, dans notre être plus que dans notre condition contingente. La liberté que nous donne le Christ pascal est une liberté du cœur qui nous permet de vivre librement aussi au milieu des contraintes. Comme Paul et Sila qui, battus et enfermés dans la prison, chantent les louanges de Dieu (Ac 16,22-25).

La liberté que l'Esprit nous donne est la liberté d'aimer le Christ jusqu'au Père, et de n'avoir d'autre retour de notre amour que l'Amour dont le Père nous aime en son Fils par l'Esprit.

Plus je connais notre Ordre, nos communautés, et tous les moines et moniales qui les composent, et plus je les aime et désire les aimer, et plus je ne demande pour nous tous à l'Esprit que le don de préférer Jésus. Voulons-nous rester unis dans cette prière ?

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Mauro-Giuseppe Lepori'.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist

Rome, Pentecôte 2012